La Chine en Gaspésie

« On est quand même pas en Chine ! » s'est exclamée ma fille, en apprenant que les jeunes Gaspésiens qui suivent la formation pour travailler à Forillon ont pour instruction de ne jamais mentionner ou commenter les expropriations massives à l'origine du parc. Il y a en effet quelque chose du régime chinois actuel dans cette occultation de la réalité au service d'une représentation idéalisée du pays et de son gouvernement.

Et on ne parle pas ici simplement de substituer un visage d'enfant sur une chanson ou de retoucher des feux d'artifice pour projeter une image parfaite au monde.

Pour créer le Parc national du Canada Forillon, les autorités ont pris possession de 59 000 acres de territoire comprenant plus de 2000 propriétés, et ils ont délogé au-delà de 200 familles. Jamais auparavant, une expropriation d'une telle ampleur n'avait eu lieu au Québec. Des villages entiers ont été détruits. Pour les gens qui ont vu leur maison brûler pour faire place à un parc, il s'agissait d'un drame irréparable.

En visitant le parc, on sent cette déchirure. Dès l'arrivée, de grands panneaux nous annoncent qu'on quitte la Gaspésie réelle pour entrer en territoire fédéral.

Habituellement, les parcs nationaux ont des bâtiments administratifs sans prétention, souvent en périphérie du parc, ou même dans le village le plus proche. À Forillon, on parle plutôt d'un « centre opérationnel ». Le terme est étrange, et peut-être révélateur.

Selon *Le Petit Robert*, opérationnel signifie principalement « relatif aux opérations militaires, aux aspects de la stratégie qui concernent plus particulièrement les opérations, les combats ». Un centre opérationnel peut évidemment avoir des fins autres que militaires. L'agence canadienne d'inspection des aliments, par exemple, possède des centres opérationnels. Mais cette désignation évoque presque toujours un

danger à contrer ou un territoire à sécuriser. Quelqu'un menace-t-il donc le Parc national du Canada Forillon?

Chose certaine, le discours officiel passe toute tension sous silence. Mieux encore. Forillon illustrerait « l'harmonie qui règne entre l'homme, la terre et mer ».

Les panneaux du Parc soulignent la présence passée des Amérindiens et de plusieurs générations de pêcheurs, qui se sont établis et ont occupé le territoire de façon durable. Mais ces habitants sont en général présentés comme des immigrants ou des gens de passage, qui un jour auraient simplement décidé de partir. Leur histoire s'arrête quelque part après 1945.

Le long du sentier des Graves, après deux ou trois bâtiments conservés pour les visiteurs, les lilas demeurent les seuls témoins qui, discrètement, nous rappellent qu'autrefois des familles vivaient ici.

En novembre 2006, Parcs Canada a tenu une consultation publique sur l'avenir de Forillon. Dans leur mémoire commun, la ville de Gaspé et d'autres organismes de la communauté ont laissé de côté le cadre restreint défini pour les audiences pour dénoncer vertement un parc qui est resté marqué par le « drame humain » à son origine et s'est avéré un « échec » presque complet.

Presque partout dans le monde, expliquent les auteurs, l'idée de conserver la nature « sous cloche », à l'abri de toute activité humaine, a été abandonnée depuis vingt ans, pour faire place à la participation de la population locale et mieux mettre en valeur l'histoire et les savoirs faire du lieu. Forillon persiste pourtant à pratiquer une « gestion de fermeture » qui, au nom de l'intégrité écologique, met en scène une Gaspésie sans Gaspésiens.

Et ce n'est pas parce que cette approche a du succès. Alors même que le nombre de visiteurs dans la région augmente, la fréquentation et les revenus

d'exploitation de Forillon décroissent. Les investissements ne suffisent pas à maintenir les infrastructures, et même la mission écologique du parc semble négligée.

En comparaison, le Parc national de la Gaspésie, géré par la Société d'exploitation des établissements de plein air du Québec (Sépaq), s'avère un franc succès. Même si le financement accordé par le gouvernement du Québec diminue, et même si les frais demandés aux campeurs demeurent bien inférieurs à ceux de Forillon, le Parc de la Gaspésie réussit à accroître ses revenus et continue d'investir dans le développement, en misant notamment sur des partenariats avec diverses entreprises et organismes du milieu, ce qui lui permet de multiplier les activités et les services tout en contribuant à la vitalité régionale.

Ces critiques ont été entendues. En 2007, le gouvernement fédéral a accepté de réinvestir un peu à Forillon, et quelques démarches ont été faites pour faciliter un rapprochement avec la communauté.

Mais Forillon n'a pas encore reconnu sa véritable histoire. Tant que ceci ne sera pas fait, ce parc demeurera un lieu détaché et un peu triste. Avant même de penser à un nouveau plan de développement, c'est un geste de vérité et de réconciliation qu'il faudrait poser.

Alain Noël est professeur de science politique à l'Université de Montréal